

sidérait l'époux de Marie à demi mort de fatigue, n'étant pas bien certain de ne pas avoir sous les yeux l'âme du Chevalier d'Avenel.

La jeune fille demanda minutieusement au chevalier certains renseignements qui lui permettraient de retrouver le blessé.

Ayant solidement attaché son panier de provisions à un côté du bât, elle s'alla légèrement en selle, sans plus rien écouter !

— Dieu vous garde, monseigneur. Vous ne pourriez me suivre assez vite ! Demain le *Moulin-Joli* comptera un hôte de plus.

Et rendant la main au vieux baudet, elle s'éloigna rapidement au trot cadencé de sa monture.

Son père et le chevalier étaient restés immobiles, songeurs et troublés l'un et l'autre de la voir accomplir cette rude mission.

Brave et courageuse enfant ! murmura Walter prostré.

— Oh ! oui, monseigneur. Quel dommage qu'elle ne veuille pas me donner du petit fils.

Walter d'Avenel ne répondit.

Il se rappelait ce que lui avait dit la jeune fille.

Le menier risquait fort de mourir sans postérité pour peu que Christio de Clinshill tardât encore longtemps à réparaître.

— Aurait-il péri ? — se dit-il. — Ou bien...

Et involontairement, il pensa :

— Mon fils vivrait-il encore !...

Cette idée venait du surgir à son esprit : le brave soldat ayant appris que son fils n'était pas mort et cherchant à découvrir ses traces.

Non, c'était impossible, il le comprenait.

En ce cas, pourquoi son ancien capitaine d'armes n'avait-il plus donné signe de vie ? Il avait donc succombé... à moins que d'autres amours ne l'eussent détourné de la mission de justice et de vengeance qu'il s'était lui-même assignée.

Songeant à la vaillante fille, partie, dans le soir déclinant, à la recherche du blessé, il murmura :

— Pauvre Kitty !...

Et sa pensée s'étendant aux lâches ennemis dont la haine avait engendré tous les maux du passé et ceux de l'époque présente, il ajouta :

— Resteront-ils donc impunis ?

Les noms de Somerset et de Bolton repassèrent dans son esprit, et son regard chercha à les retrouver.

Au bout d'un instant, son oeil morne tomba sur la table.

Au milieu de ses pensées, il avait oublié la faim causée par une longue marche. Il se mit à manger silencieusement, tristement.

Il lui semblait que le pain qu'il rompait était le pain de l'exil.

Un moment une larme tomba sur sa main.

— Quoi donc, se dit-il. Vais-je céder à des pressentiments funestes ? Ne suis-je donc plus un homme ?

XXXIII. — TRISTES PÉLERINAGES

Walter d'Avenel, s'était redressé par un suprême effort.

Luisant au moulin ses pistolets qu'il jugeait inutiles dans le pays de ses ancêtres, où le seul cri : « A moi, d'Avenel ! » aurait jadis fait surgir des centaines de défenseurs, armé seulement de son épée et de son poignard bouclés à sa ceinture, il sortit.

— L'action, se dit-il, chassera cet abattement indigne de moi.

Essayant de se remémorer les faits heureux de sa jeunesse qui pouvaient lui rappeler les lieux qu'il traversait, il se dirigea vers la tour ruinée d'Avenel.

Mais c'est en vain qu'il s'efforçait d'appeler, à son aide, les souvenirs riants de la Dame Blanche.

Sa pensée démontrait grave et méditative.

Il arriva auprès d'une chaumière devant laquelle des enfants jouaient.

Walter s'arrêta, les considérant.

Apercevant un homme de qualité devant leur demeure, le père et la mère sortirent.

Derrière eux, une vieille plié par l'âge parut ensuite.

Les yeux de l'enfant se fixèrent sur le nouveau venu et exprimèrent bientôt une émotion profonde.

— Mon Dieu ! fit-elle, en levant ses mains tremblantes vers le ciel. Est-ce bien possible ? Un voyageur dont les traits rappellent ceux du défunt seigneur !

Et se reprenant :

— Mais si les mots revenaient, on ne pourrait cependant pas dire que c'est lui. Le chevalier Walter d'Avenel était un brillant cavalier, tandis que les traits de ce gentilhomme, ravins par la fatigue, couverts de poussière ont, sur eux, un masque de deuil et de mélancolie.

— En effet, ajoutèrent le mari et la femme, ce gentilhomme ressemble, par certains traits de son visage, à notre maître défunt, mais ce ne peut être lui : Walter d'Avenel est mort !

Et ils rentrèrent dans leur chaumière.

Walter péniblement impressionné continua sa marche.

— Cependant, murmura-t-il, Kitty m'a reconnu !...

Mais la meunière avait entendu sa voix.

Puis, imagination vive, sa mémoire était doublée des qualités de sa charmante nature.

Le chevalier passa devant une autre chaumière.

Ceux qui l'habitaient le considérèrent une minute ou deux avec surprise, le saluèrent, puis détournèrent la tête sans parler.

Eux aussi avaient constaté cette ressemblance.

Mais, convaincus du décès du châtelain, ils croyaient à un hasard fortuit, à quelque parenté éloignée peut-être.

Walter d'Avenel continuait à marcher.

Il s'approcha d'un paysan travaillant tardivement dans son champ, et lui parla.

— Compagnon, lui dit-il, pourrais-tu m'indiquer le chemin qui mène au manoir d'Avenel ?

— Le manoir d'Avenel ?... balbutia le paysan en tressaillant au son de la voix qu'il entendait. Est-ce que les ruines de la vieille tour seraient hantées, puisque les fantômes s'y rendent ?...

Et, ayant attaché un regard effaré sur son interrogateur, il jeta sa bêche sur son épaule et s'éloigna rapidement.

— Kitty avait raison, monologua tristement le chevalier. Condamné autrefois à périr sous la hache du bourreau de Londres, je m'étais déjà heurté à la superstitieuse incrédulité des gens de nos montagnes. J'ai peut-être eu tort de laisser, de faire croire moi-même cette fois à ma mort, à la disparition de ma famille, trouvant, dans cette croyance, une sécurité dont ceux que j'aime avaient un besoin si impérieux !...

« Mes vassaux voudront-ils croire à mon retour, et se lèveront-ils à ma voix ?... cette voix qui leur paraît un accent d'outre-tombe ?

D'un pas morne qui, à la fin, lui paraissait à lui-même le pas automatique et saccadé d'un fantôme, il se dirigea vers la tour d'Avenel, dont les murs découronnés de leurs créneaux se montraient à lui au sommet des rocs du haut desquels il avait si longtemps veillé sur le clan de Glendearg.

Le soleil venait de disparaître, lorsqu'il arriva devant son pont-levis écrasé et sa porte béante.

Voici des années qu'on ne l'avait entendue, cette voix de détresse, cette voix de bataille au son de laquelle, tant de fois, les montagnards avaient jeté leur bêche et saisi la pique ou la claymore.

Et brusquement, dans cette nuit, à l'heure des mystères troublants, la voici qui rompt son long silence.

Les paysans effarés, les yeux agrandis par le saisissement, se sont dressés sur leur couche de bruyère, écoutant, se demandant s'ils entendent bien, s'ils ne sont pas les jouets des esprits mutins.

Mais non, ils reconnaissent réellement le battement hâletant du marteau et du bronze lancé à toute volée, dans la fièvre, la frénésie, la détresse hâtive de l'appel.

Des lumières brillent derrière les ais mal joints des chaumines, aux fenêtres étroites.

Des portes s'ouvrent.

Des armes luisent : piques, haches, épées.

— Aux armes ! Aux armes ! se jettent les uns aux autres les habitants réveillés de Glendearg.

Des troupes se forment, les chefs reconnus des escouades appellent, crient dans le tumulte de la nuit les noms des hommes formant leurs contingents.

Dans les ténèbres profondes, la cloche hurle toujours.

Pressés en rangs épais, les guerriers improvisés s'interrogent.

Se rassembler pourquoi ? vers où ? sous le commandement de qui ? le château étant ruiné, le seigneur mort, sa race disparue, éteinte !

Plus âprement, plus violemment encore, la cloche gronde, appelle, mugit.

Les paysans délibèrent.

Ce n'est pas l'incendie : nulle rougeur n'éclaire l'horizon dans lequel tout est noir. Peut-être le couvent serait-il attaqué ?

En ce cas, l'ennemi ne saurait être fort nombreux, un monastère n'étant pas une place bien difficile à forcer.

Ils décident rapidement qu'un fort détachement va être expédié vers la Tweed.

Ce détachement laissera des hommes de loin en loin pour demander des renforts s'il y a lieu.

Le reste des guerriers demeurera en permanence, veillant aux chaumières, en cas d'une ruse des assaillants pour appeler les défenseurs au couvent et tomber ensuite sur Glendearg dégarni.

La troupe désignée se met en marche, grossie au passage des habitants des chaumières isolées.

Des estafettes sont disposées d'espace en espace, ainsi qu'il a été convenu.

L'avant-garde, les armes prêtes, sondant le terrain, arrive aux environs du couvent.

La masse de bronze gronde, hurle, clame toujours.